Le pragmatisme
Etude de texte

Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*

"(…) Tite-Live termine le tableau de tous ces désordres par cette réflexion : « Tellement, dit-il, la fortune aveugle les esprits des hommes, quand elle ne veut pas qu'ils résistent à ses attaques ! ».

Rien n'est plus vrai que cette pensée. Aussi les hommes qui vivent habituellement dans les grandes prospérités ou les grands malheurs méritent moins qu'on ne le pense la louange ou le blâme. On les verra la plupart du temps précipités dans la disgrâce, ou élevés au faîte du bonheur, conduits par une force supérieure qui leur ôte ou qui leur donne l'occasion de se conduire avec courage et intelligence. Telle est la marche de la fortune : quand elle veut conduire un grand projet à bien, elle choisit un homme d'un esprit et d'une valeur assez grands pour savoir profiter de l'occasion qu'elle lui présente. De même, lorsqu'elle prépare le bouleversement et la ruine d'un empire, elle place des hommes capables d'en hâter la chute ; et s'il y avait quelqu'un d'assez fort pour l'arrêter, elle le fait massacrer ou lui ôte tous les moyens de rien opérer d'utile.

(…)

Je répète donc comme une vérité incontestable et dont les preuves sont dans toute l'histoire que les hommes peuvent seconder la fortune et non s'y opposer ; ourdir sa trame, suivre ses fils, et non les détruire. Je ne crois pas pour cela qu'ils doivent eux-mêmes se livrer à l'abandon. Ils ignorent quel est son but, et comme elle n'agit que par des voies obscures et détournées, il leur reste toujours l'espérance ; et cette espérance doit les soutenir, quelque infortune qu'ils éprouvent, quelques difficultés qu'ils aient à surmonter".

MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*
(Livre II, Chapitre XXIX)

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Dans ce texte rédigé entre 1513 et 1519 (mais publié en 1531, après la mort de Machiavel en 1527), l'auteur commente une réflexion de Tite-Live, parce qu'elle lui fournit l'occasion d'approfondir l'analyse de l'un des deux concepts qui chevillent l'analyse du *Prince* (écrit en même temps que les *Discours sur la première décade de Tite-Live*) – celui de « fortune ». De prime abord, Machiavel semble proposer une analyse plutôt originale par rapport à celle du texte contemporain du *Prince*, dans lequel, on l'a vu, le philosophe affirme que l'action politique ne peut porter ses fruits sans le soutien, à peu près égal (cf. Chapitre XXV du *Prince*), de la vertu et de la fortune. Or, dans notre texte, la fortune se voit manifestement attribuer un rôle bien plus fondamental que la vertu, puisque c'est elle, semble dire l'auteur, qui détermine en réalité le cours de l'histoire ; il ne resterait plus alors aux hommes, forts de leur « courage » et de leur « intelligence », qu'à « seconder » la fortune. La lecture de ce texte comporte du même coup deux enjeux - d'abord, mieux cerner ce que sont, pour Machiavel, les conditions spécifiques à l'action humaine, et ensuite interroger la cohérence de ces deux œuvres fondamentales, par ailleurs souvent complémentaires, que sont *Le Prince* et les *Discours*. La composition bipartite du texte (l'exposition de la thèse sur la prééminence de la fortune d'abord, les conséquences quant au sens de la participation des hommes aux événements ensuite) nous permettra d'examiner conjointement ces deux questions. Dans quelle mesure les hommes sont-ils les acteurs de leur histoire ?

La citation de Tite-Live, qui, dans le texte original, sert de commentaire à un événement politique de la République romaine, recèle un paradoxe. De fait, en même temps qu'il affirme que la fortune décide de tout, puisqu'elle a le pouvoir « d'aveugler » les « esprits des hommes » pour les empêcher de « résister à ses attaques » et ainsi garder la mainmise sur le cours des événements, l'historien latin évoque les tentatives de « résistance » que les hommes opposent à la fortune – « résistance » qui n'a de sens que dans l'éventualité d'un clivage entre fortune et vertu. Mais comment les hommes peuvent-ils résister à ce qui les aveugle, donc en fait à ce dont ils ne peuvent pas avoir conscience ? Comment la résistance est-elle possible, si la fortune a le pouvoir de tromper les hommes ? Autrement dit, quelle part les hommes prennent-ils réellement à leurs actions, si la fortune a le pouvoir d'écraser toute résistance pour imposer ce qu'elle « veut »? Examiner ce paradoxe, c'est, pour Machiavel, approfondir l'analyse de la relation entre fortune et vertu pour mieux faire apparaître le sens de l'action humaine.

Machiavel souscrit au jugement de Tite-Live : à ses yeux en effet, la fortune décide de tout, et les hommes sont beaucoup moins responsables des événements qu'ils ne le pensent habituellement. S'ils méritent assez peu « la louange ou le blâme », c'est parce qu'ils sont le jouet de la fortune. Le lecteur du *Prince* peut toutefois s'étonner du fatalisme dont Machiavel semble faire preuve : dans cette œuvre en effet, le philosophe dit que la fortune ne suffit pas à mener une action durable et efficace et que, bien au contraire, il appartient aux hommes de savoir saisir l'occasion ou l'opportunité que leur donne la fortune pour, par leur vaillance, conserver le pouvoir et ainsi assurer la stabilité politique. Ici, Machiavel dit que la fortune «ôte ou donne (aux hommes) l'occasion de se conduire avec courage et intelligence », comme si, de fait, la fortune décidait vraiment de tout et pouvait ainsi retirer

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

aux hommes jusqu'au mérite de la vertu. Les hommes n'auraient-ils plus qu'à se laisser porter par les événements ?

Le dernier moment du texte permet à l'auteur de dissiper le paradoxe et ainsi de clarifier la manière dont, comme il le dit dans *Le Prince*, la fortune « nous laisse gouverner la moitié de nos actions, ou à peu près ». Dans un premier temps, l'auteur définit l'étendue du pouvoir de la vertu : « les hommes peuvent seconder la fortune, et non s'y opposer ». La vertu n'est pas un pouvoir de résistance : personne ne peut aller contre le cours des événements. C'est un combat perdu d'avance que de vouloir détourner le cours de l'histoire – comme si, par exemple, on pouvait revenir à un stade antérieur, ou comme si on pouvait contrarier une tendance. Mais la vertu n'est pas pour autant stérile : cette faculté, faite tout à la fois de « courage » (ne serait-ce que pour lui donner tout l'exercice qu'elle requiert) et « d'intelligence » (au sens discursif, pour déterminer les moyens à mettre en œuvre, mais aussi au sens intuitif, pour comprendre les enjeux d'une situation), nous permet de saisir les tendances du moment et de pressentir la tournure d'événements dont personne ne décide en vérité – la Fortune n'étant probablement qu'une allégorie du hasard. Autrement dit, les hommes ne peuvent que « seconder » la fortune, dans la mesure où l'on ne peut pas agir efficacement si l'on ne saisit pas l'occasion qui se présente – l'occasion étant offerte, ou pas, par la fortune, à celui qui a les moyens (le « courage » et « l'intelligence ») de la reconnaître. « Seconder » la fortune ne consiste toutefois pas à s'y « abandonner ». Pour cela, il faudrait qu'ils se fient à la fortune, mais cette confiance supposerait la prescience du « but » de la fortune. Or, personne ne peut le connaître, parce que personne ne peut deviner toutes les conséquences d'un événement qui, pour avoir vraiment lieu, requiert l'intervention des hommes valeureux. De fait, le monde, tout entier fait de contingence, ne fournit pas de lois nécessaires et universelles qui fonderait la prévision. D'ailleurs, la « fortune » - allégorie du hasard - n'a probablement pas de but : « les voies obscures et détournées » de la fortune sont en fait celles qui sont dessinées, au fur et à mesure, par l'intervention des hommes qui savent deviner le sens de l'événement. « L'espérance » qui est la leur n'a pas d'autre objet que la réussite de leur action, qui dépend uniquement de la tournure que la fortune voudra bien faire prendre aux événements. Ainsi fortune et vertu sont-elles bien les deux conditions nécessairement et conjointement requises pour bien agir : les suggestions de la fortune exigent les réalisations de la vertu.

Cécile Neil, ancienne élève de l'ENS Ulm,
professeur agrégé de philosophie

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021